

Sept méditations sur Kafka, Alvaro de la Rica, préface de Claudio Magris, traduit de l'espagnol par Gersende Camenen, « Arcades », Gallimard, 230 p., 21 euro.

Il existe, depuis de nombreuses décennies, une étrange maladie qui frappe la gent littéraire, mais aussi philosophique et psychanalytique : la *kafkamanie*. Cette maladie, qui semble incurable, ressemble pour beaucoup à l'exégèse chrétienne. Mais elle est beaucoup plus libre car elle permet de dire tout et son contraire, sans que personne, à de rares exceptions, viennent y mettre son nez et dire ce qu'il peut penser de ces manipulations intellectuelles parfois proches de l'escroquerie. Franz Kafka est l'un des rares auteurs soumis à ce genre de traitement. Marcel Proust, sur lequel on a déversé une quantité indicible de commentaires, est considéré avec plus de respect.

Le problème est que chez Kafka est impossible de savoir au juste quel a été le dessein de son entreprise d'écrivain. Alors on a fabriqué un Kafka capitaliste, un Kafka plutôt bolchevik (une idée se Sartre !), un Kafka qui reflète l'essence du judaïsme (et de surcroît un Kafka kabbaliste : Ivan Klima m'avait montré chez lui un énorme livre américain qui traitait de cette extravagante supposition) et encore un autre Kafka qui a colporté des idées socialistes, un Kafka politique en somme. On nous a dispensé le Kafka sioniste, car bien que « membre » du cercle de Prague qui se réunissait au Café Arco, constitué de personnalités vouées à la cause sioniste, à commencé par son ami de coeur Max Brod, il n' jamais professé d'opinion dans ce sens. Brod le déplore d'ailleurs longuement dans ses souvenirs sur son amis disparu trop tôt et imagine, dans son roman, *Le Royaume enchanté de l'amour* (1927) de faire de son héros deux personnages, l'un, le plus proche de son modèle, Kafka, indifférent à la cause juive, l'autre, son double, engagé dans la lutte pour la recréation d'Israël.

Parmi tous les poncifs que l'on colporte sur le compte de l'écrivain pragois, il y a un qui a la vie dure : celui d'avoir préfigurer l'holocauste. Où ? Comment ? Pourquoi ? Personne n'est capable de le dire. Tout ce que je peux dire moi de sûr et certain, c'est que quarante-neuf membres de sa familles ont été victimes de cette folie. N'ont survécu en fait de ce désastre qu'une de ses soeurs et sa nièce. Mais pour le reste, je mets au défi quiconque de trouver une phrase, un mot que annonce le processus de destruction du peuple juif en Europe ! La Colonie pénitentiaire ne concerne pas les régime totalitaires, mais la relation de l'individu avec la loi, dans tous le sens du terme, de la loi biologique à la loi des hommes et même la loi divine, pour tant est que Kafka y ait cru une seule seconde.

Kafka est un homme qui se demande ce que c'est d'être juif et qui va tenté de le comprendre par divers moyens (la découverte du théâtre yiddish, ses relations avec Jiri Langer, converti au hassidisme, la quête de son nom juif, l'apprentissage jamais terminé de l'hébreu, puisqu'il a continué, déjà très malade, à suivre des cours à Berlin, etc.). Dans ces sept méditations, bien décevantes, Alvaro de la Rica fait de nombreuses erreurs, répétant des erreurs glanées dans des ouvrages antérieurs (par exemple, jamais Rilke ne s'est prononcé sur sa littérature ; c'est un ami de Rilke qui a assisté à une lecture du jeune auteur en Allemagne. Ou encore, il range la Lettre au père parmi la correspondance et non dans l'oeuvre - Kafka n'aurait jamais osé donner ce texte à son géniteur (qui, de toute façon, ne lisait jamais ce qu'il écrivait, ce qu'il a noté plusieurs fois dans son journal intime avec amertume et tristesse), bien qu'il ait tenu à la faire lire à sa mère).

Le livre fourmille de ces approximations et l'auteur ne paraît pas avoir bien vérifié ses sources. Sur quoi médite-t-il au début sur la Colonie pénitentiaire et nous en fait une belle analyse, très claire, sans parvenir à une conclusion pertinente. Ensuite il s'engage dans l'affaire des fiançailles et ne nous apprend là non plus rien qu'on ne sache. Il n'analyse pas à fond la relation avec Grete Bloch et l'affaire de l'enfant secret qu'elle aurait eu avec lui (histoire certainement forgée de toute pièce, mais à laquelle Brod a cru, parce qu'il voulait peut-être le croire !). L'entremetteuse (ce qui n'a rien d'extraordinaire dans les coutumes juives) est devenue la ou la maîtresse du promis ou du moins l'objet de son désir érotique ! Il aurait été alors peut-être nécessaire de dire que Kafka avait une vie amoureuse qui n'était pas indifférente.

Un chercheur a écrit sur la question, mais notre auteur n'a pas eu la curiosité d'aller comprendre cet aspect de la vie de l'auteur du *Procès*. Ce dernier était déchiré entre son désir d'être un bon Juif pour sa famille (enfin, jusqu'à un certain point, par exemple, quand il a laissé en plan et son père et son beau-frère lorsqu'il a été nommé directeur juridique de l'usine d'amiante !). Il a été le prisonnier d'une contradiction considérable entre ce désir de quitter sa famille (lié à ce fort sentiment de judéité mal vécue qu'il ne parvenait pas à acquérir tout à fait, à l'amour qu'il portait aux siens et peut-être un souci de rester fidèle à une tradition déjà bien galvaudée par ses parents -, de cela aussi il fait état dans son journal intime dans des terme d'une ironie cinglante) et celui d'être un Juif parfaitement intégré à son monde, à la modernité (d'où *Amerika*) et aux moeurs de l'immédiate avant guerre de 14-18. Son écriture se propose dans ce déchirement, qui n'est pas

toujours explicite, mais qui est renforcé par sa conception du monde (si vous allez à Prague, vous pourrez, comme je l'ai fait, voir la bibliothèque de Kafka, méticuleusement reconstituée par un collectionneur allemand : il y a les oeuvres de Kierkegaard, qui rivalisent en nombre avec celles de Dickens et de Goethe) et puis Flaubert, qu'il lisait en français : il adopte la posture du philosophe danois et croit avec certitude que l'homme ne fait que marcher vers sa mort. Cette mort que l'auteur montre (à juste titre) comme une obsession récurrente dans ses écrits, Kafka ne la vit pas seulement comme un drame existentiel, mais comme une sorte de course poursuite entre lui et le temps qui va le dévorer.

Mais le summum est atteint dans la troisième méditation (l'auteur est modeste : il se croit déjà être quelqu'un qui concilierait les vertus de Montaigne et d'Augustin d'Hippone !) il nous fait des parallèles oiseux entre certaines des images trouvées dans ses écrits et le sacrifice du Christ. Il se réfère beaucoup à Jean et là, il aurait dû prudemment s'inspirer d'Ernest Renan, et s'interroger sur le bien-fondé de cet évangile, qui part en vrille avec l'Apocalypse, la Jérusalem céleste et l'effroyable destin de nous tous quand nous ressusciterons d'entre les morts ! Nous voilà en pleine kitscherie de l'Opus Dei ! Il n'ose pas faire un parallèle entre Jésus de Nazareth et Kafka de Prague, mais c'est pourtant le fond de l'affaire. Encore aurait-il fallu que ce dernier se soit intéressé de près à la religion des *goyim*, et cela ne semble pas des plus sûrs.

Sans doute avait-il glané quelques rudiments au lycée royal et impérial, mais je doute fort, d'après ce qu'il a laissé à la postérité (et aussi dans sa correspondance abondante), qu'on ait affaire à un Kafka christianisé ! Si vous venez un jour chez moi, vous trouverez une bibliothèque consacrée exclusivement à Kafka avec différentes éditions de ses écrits et la majeure part de ceux qui ont commenté son oeuvre, de Singer à Blanchot, en passant par Deleuze et Guattari. Ce livre rejoindra les autres et il est peu probable qu'il en ressorte comme Elias Canetti, Max Brod, Johannes Urzidil, Ivan Klima, Milan Kundera, Roberto Calasso ou, mieux, Claudio Magris, qui a eu la bonté d'écrire une belle préface pour ce livre (avec cette belle fable tirée des légendes entourant François d'Assise), plus belle que le livre à mon sens et qui évite d'ailleurs d'entrer dans le vif des questions qui y sont abordées.